EN TCHECOSLOVAQUIE

Entre Dresde et Prague, 3 juillet.

A quelles rudes épreuves un amour naissant pour la Tchécoslovaquie est soumis si, pour mieux connaître le pays, on a l'imprudence de l'aborder en automobile! Les routes ne sont guère que des pistes, au milieu d'un étrange et assez original paysage qui prend parfois des apparences de désert. Les rudes cahots qui font de vous le martyr d'une nation nouvelle ne sont pas suffisamment compensés par les visions que vous affrontez. Je m'étais promis une halte délicieuse à Teplice, bain jadis célèbre, sur lequel planent les souvenirs de Gœthe et de Beethoven. Je ne trouve, plongée dans une épaisse chaleur, qu'une ville poussiéreuse et hostile et quelques sordides hôtels. Le hasard me fait échouer dans le plus sordide de tous, qui a l'air à la fois d'un mauvais lieu et d'un coupe-gorge. Je dois à la vérité d'ajouter que le repas s'y révèle passable et les servantes, fort gentilles.

Et puis, à travers un clair-de-lune miséricordieux, qui allège un peu mes souffrances, le voyage reprend, interminable. Des dizaines, des vingtaines de kilomètres dé-

filent, sans offrir plus jamais une ville. De loin en loin, de misérables villages; entre eux, pas une habitation. Si la panne vous atteint, c'est le désespoir sans secours. Puisque notre automobile tient bon, malgré toutes les secousses, nous n'avons d'autre ressource que de chercher, jusque vers l'aurore, la capitale du pays. J'ai eu le tort de négliger une demi-ville — unique — qui s'offrait sur mon passage : j'aurais pu à la rigueur y coucher; maintenant, plus de consolation ni d'auberge; il me faut, coûte que coûte, pousser jusqu'à Prague.

L'entrée dans cette ville, sur les trois heures du matin, a du moins un pittoresque qui m'arrache presque à ma fatigue. J'ai bien de la peine à découvrir un habitant qui ne dorme pas et qui puisse m'indiquer la direction de mon hôtel. J'en découvre finalement deux. Mais sont-ils vraiment réveillés? Ou plutôt n'ai-je pas à faire à de déconcertants somnambules? Ils se montrent pleins de bonne volonté, mais si vagues à la fois et si joyeux; et sublunaire est la désinvolture avec laquelle ils s'asseoient sur mes valises, dans le trou qui est derrière les sièges de la Ford. Ils chantonnent quelque chose; et parfois, dans un langage qu'aucun philologue n'identifierait, ils me prodiguent des encouragements.

Nous arrivons pourtant, je ne sais comment, à l'hôtel. Sorte de vaste citadelle endormie; on parvient à faire ouvrir, par une vieille femme aux cheveux épars, pareille à la servante du roi Lear, un portail donnant sur une énorme cour. Je la traverse sous une lumière blafarde. Le valet de chambre de nuit, qui a les pieds nus, mais beaucoup de zèle, consent à me trouver une chambre et à monter mes bagages. En échappant à cette nuit infernale, je sombre enfin dans le sommeil, au milieu d'une chambre assez grande, sans eau courante et sans rideaux, dont mon accablement ne m'a pas permis de savourer toute la misère.

Je me trouve dans l'hôtel que l'unique guide tchécoslovaque, découvert au prix d'infinies difficultés, désigne — bien à tort d'ailleurs — comme le meilleur hôtel de Prague.

Prague, 4 juillet.

Une vision extraordinaire a vite fait de chasser le souvenir de mes épreuves nocturnes. Encore un peu endormi, et talonné par l'heure (j'ai décidé d'arriver avant la nuit à Brno, seconde ville de la Tchécoslovaquie), j'aperçois Prague comme au fond d'un rêve. Ses églises, ses palais me font des signes rapides, m'invitant surtout à revenir. Son Hradschin m'attire et, bientôt, m'absorbe : cité dans la cité, magnifique et monstrueux ensemble qui englobe des forteresses et des cathédrales. Les fantômes de l'histoire apparaissent ici avec une force invincible : ces fantômes qui ont été plus vivants que quatre siècles de domination habsbourgeoise et qui ont emporté en quelques heures, sans laisser subsister d'elles même un souvenir, une culture d'emprunt et une tyrannie détestée. Vive le Hradschin éblouissant et de nouveau couronné!

Brno, 4 juillet.

Les épreuves ont recommencé. Entre Prague et Brno, le paysage est encore plus ennuyeux qu'entre Dresde et Prague. Platitude prospère, parfois même industrielle, bien plus affligeante que le noble désert lunaire. La route est un peu moins atroce; mais des nouveaux riches, avec l'unique automobile que je rencontrerai de la journée, une énorme et reluisante Skoda, trouvent moyen de l'obstruer. Malgré la force de leur machine, ils ne savent pas aller assez vite pour ne pas m'importuner; mais, par contre, chaque fois que la Ford tente d'échapper à leur poussière et de les dépasser, ils risquent les manœuvres les plus dé-

loyales, et parfois les plus dangereuses, pour l'en empêcher. Au moment où la brave petite voiture va pourtant les distancer, d'un mouvement insensé, ils se jettent sur elle, et c'est avec bien de la peine qu'un accrochage est évité. Triomphants, mais furieux de se sentir suivis, ils continuent de nous précéder; nous avons plaisir à empoisonner leur joie. Ces gens ne valent pas mieux que les vicaires des Habsbourgs : le gouvernement démocratique, si fort et si honnête, qui préside aux destinées de la contrée, saura-t-il vaincre ce genre nouveau d'usurpateurs et de despotes, aussi impitoyables que leurs prédécesseurs?

Un spectacle honnête et paisible, par contre, m'est offert par la petite ville où je m'arrête pour prendre le thé. Comment dire le sommeil et la béatitude de sa place principale, toute en pente, bordée de maisons vieillottes, sur laquelle le temps lui-même s'est endormi?

Il est déjà tard lorsque je pénètre dans Brno. Et c'est sa vie de minuit que je tâche de connaître : ses café-concerts intimes, gais et brillants, où je reçois tout à coup, au milieu d'une chanson, un baiser de la chanteuse; ses impasses sinistres, hérissées de grandes maisons aveugles qui semblent personnifier une nouvelle d'Edgard Poë.

Brno, 5 juillet.

Je n'ai ce matin que deux heures pour faire un peu plus connaissance avec Brno, qui, hier soir, m'était apparue dans son travestissement nocturne, comme une cité de farceurs et de vampires. En plein soleil, c'est une belle ville ancienne, toute parée d'églises. Et pourtant, je me décide à sacrifier ses monuments qui m'attirent pour me précipiter vers le souvenir terrible et grandiose dont elle est dominée : le Spielberg.

Je n'ai pas regretté mon sacrifice : ce Spielberg, rendu si

fameux en France, dès le temps des romantiques, par les souffrances et les récits de Silvio Pellico, est au-dessus de sa réputation. Enorme, méchant, sinistre, dressé bien haut sur sa colline comme un épouvantail et comme une menace, portant sur ses vieilles pierres roussies et dans ses entrailles souterraines le reflet de ses crimes, il révèle à lui seul toutes les infamies de la domination autrichienne en Tchécoslovaquie aussi bien que dans les provinces italiennes. Rien de plus effrayant que ses casemates : ici, dans la puanteur et l'humidité, sans l'ombre de lumière, ont végété durant de longues années des hommes et des femmes qui portaient les noms les plus illustres des provinces opprimées, qui étaient pour la plupart des esprits brillants et cultivés. Les préfets des Habsbourgs ont voulu leur faire expier l'imparpardonnable faute de ne pas courber la tête sous le joug, et d'aimer la liberté. Les uns sont morts dans les cachots; d'autres y ont laissé un membre. Les plus heureux en sont sortis intacts, on ne sait comment, gardant assez de force pour crier au monde les horreurs qu'ils avaient subies et pour préparer une opinion vengeresse.

Près de cent ans plus tard, le châtiment s'est accompli. L'Autriche-Hongrie est tombée brusquement, comme une construction artificielle que rien ne soutenait; et les pierres du Spielberg, ardemment visitées chaque jour par des centaines de pélerins, proclament une longue espérance, comprimée sous l'oppression et la haine, qui a enfin trouvé sa lumineuse issue...

5 juillet (entre Brno et Piestany).

C'est à Austerlitz qu'on déjeune. Parce que c'est un dimanche, le vieux palais des Princes Kaunitz refuse d'ouvrir ses portes, mais le soleil de la légende, qui, par ce midi torride, éclaire un peu trop généreusement le champ de

bataille, allume si vivement nos imaginations que nous n'avons pas à regretter quelques chanceliers en perruque et quelques meubles gracieusement contournés. Sur chacun de ces mamelons, Napoléon se dresse, présent et impitoyable. Et l'un des lieux du grand désordre qu'il fit, durant près de vingt ans, nous fascine, à cause de lui d'abord, à cause aussi de ce nouvel ordre européen, plus juste et plus rationnel, que les folies du grand Empereur devaient, dans une certaine mesure, contribuer à préparer.

Combien pourtant, à un génie qui, dans le sang de ses sujets et des autres nations, dans le bouleversement universel s'est toujours cherché lui-même, je préfère le vrai et modeste héros, capable de s'immoler à ce qu'il aime, liberté ou patrie : je sens bien cela, quand, ayant quitté à trois heures Austerlitz, je m'approche vers les six heures de Bradlo, où, sur sa montagne, repose le noble Stéfanik. Je ne sais rien de plus imposant que cette tombe indéfinissable, composée de quatre colonnes et d'une terrasse, un peu semblable à une citadelle aérienne, qui, de loin, appelle et émeut le voyageur. Dans un tel monument, on sent à la fois la grandeur d'un homme et la grandeur d'un peuple qui lui rend hommage. Et le village idyllique et charmant, Kosarisky, qui, au pied de la montagne sainte, égrène parmi les arbres et le long d'une petite rivière ses toits de chaume, complète la légende de Stéfanik, en mettant à côté de la gloire l'humilité et la douceur. Je visite pieusement la maison où le héros est né et a passé toute son enfance, le cimetière-prairie où dorment tous les siens. Et je touche dans la mort et dans la vie la présence de ce grand homme avec qui, durant la guerre, je causais dans les salons parisiens et qui, dominant une assemblée élégante de toute la force de sa simplicité et de toute l'ardeur de sa foi, n'avait besoin d'aucun recul pour livrer le secret de son âme et la flamme de son héroïsme. La poésie de son lieu

natal et la consécration de son peuple confirment en un éclatant témoignage ce que, dès lors, j'avais ressenti.

Piestany, 6 juillet.

Voilà donc enfin ce Piestany, dont certains amis m'avaient tant vanté les extraordinaires vertus médicales, dont un prospectus m'avait montré l'image assez minable! La bonne impression thérapeutique persiste, mais un très agréable spectacle s'y ajoute, auquel je ne m'attendais pas.

Piestany est exceptionnellement bien situé : sur les bords de cette Vah dont l'immense lit encombré de sables me rappelle notre Loire, au milieu d'une large vallée que bordent des collines aux formes heureuses. Les proches peupliers et, cà et là, au loin, perchées sur les hauteurs, des ruines qui font signe au visiteur, animent le paysage, lui prêtent une grâce et une poésie.

Piestany me paraît destiné à devenir, d'ici quelques années, l'un des bains les plus célèbres d'Europe. Entre sa boue régénératrice et son aimable vallée, il y a de quoi rendre le corps et l'imagination heureux; mais il y faut encore une lutte contre tous les éléments d'incurie et de désordre que les Hongrois semblent avoir laissés dans un pays longtemps opprimé par eux.

C'est ce à quoi s'emploie, avec un zèle extrême, la famille intelligente et active qui, depuis quarante ans déjà, préside aux destinées de Piestany, les Winter. On ne peut douter que, grâce à eux, s'élèveront bientôt des hôtels dignes d'un lieu si privilégié (et on en a déjà un, le Thermia-Palace), mais en attendant, il faut subir les petits ennuis des cités naissantes qui poussent parmi les sables. Autour de Piestany, les chemins ne sont pas civilisés. Si les belles ruines vous tentent, et que vous vous lanciez à leur

poursuite en automobile, vous aurez d'atroces épreuves à subir et de la chance, si votre machine ne se brise pas. Ce qui est plus grave encore, c'est que vous ne traversez la Vah qu'au péril de votre vie, d'abord sur un pont aux planches disjointes qui laissent entrevoir le vide, et puis, après l'île des sources thermales, sur un pont de bateaux, pire que le premier et destiné à s'effondrer bientôt dans le fleuve. Enfin, les plaisirs sont bien restreints. Vous ne rencontrez ni assez de Tchèques ni assez d'étrangers occidentaux. Un milieu que je qualifierai de « Danubien » et qui se compose de tout ce que traverse le fleuve en descendant vers son embouchure, c'est-à-dire d'Autrichiens, de Hongrois et de Roumains plus prospères qu'agréables et plus cossus que civilisés, paraît encore dominer. Il faut espérer que de Bohême, de Moravie et de Slovaquie, on viendra davantage. Et quant au reste de l'Europe, il commence à se manifester sous la forme hollandaise et scandinave; et surtout les Anglais — pionniers partout — affrontent déjà les crevasses des routes et l'insécurité des hôtels et forment une colonie assez nombreuse, hermétique et distinguée, qui donne leur cachet aux réunions de Piestany.

Pour complaire à ces hôtes insulaires, on a déjà tenté les efforts les plus courageux; et au prix de mille difficultés, une prairie rétive, au-delà du fleuve, commence de se transformer en golf. Ce golf naissant est une des plus pittoresques choses de Piestany. Le sol n'est pas défriché; les ornières laissées par les chars et les trous non réglementaires abondent. Cependant, en dehors des Anglais qui, eux, viennent par amour du sport, une certaine foule ambitieuse se précipite sur l'aventureux terrain : cette sorte de gens qui, dans toutes les villes d'eaux du monde, voient dans le sport un moyen de rédemption mondaine et d'ascension sociale. Les plus hardis et les plus ambitieux choisissent le polo, qui coûte plus que le loyer d'une maison luxueuse

et où l'on perd facilement un œil ou un bras, mais où l'on gagne d'énormes relations (c'est un exercice qui, depuis quelques années, confond ducs et usuriers en une petite coterie). Quant au golf, s'il ne comporte que des dépenses et des risques minimes, et s'il est malheureusement solitaire, il a tant de prestige qu'il élève le nouveau riche à ses propres yeux et que c'est avec un lui-même déjà agrandi qu'il le laisse en tête-à-tête. Aussi, malgré l'étouffante chaleur de ce juillet tropical, voit-on de très grosses dames et de très vieux messieurs qui seraient beaucoup plus heureux devant un pot de bière et un jeu de cartes, mais qui, conscients de leur récente importance sociale et des devoirs qu'elle leur impose, arrivent dès quatre heures parmi les ornières et les trous, suants, sanglés, héroïques. Ils s'adressent, comme à un messie, à un élégant baron autrichien qui, d'un air à peine ironique, leur met en mains le sceptre de l'élégance désirée, le bâton de la terre promise des bonnes manières; et, des heures durant, sous le soleil impitoyable, ils peinent sur le club récalcitrant.

Promenades autour de Piestany, juillet 1928.

Si grande est ma curiosité des villes et des paysages tchécoslovaques, que j'affronte maintes fois crevasses et dangers et que je leur offre en holocauste la fragile automobile italienne que j'ai amenée (un ami m'avait d'abord prêté sa Ford, mieux constituée pour lutter avec de telles routes). Et j'en suis bien récompensé, car petites et grandes courses me procurent des visions délicieuses.

Je me lance donc, parfois, en de chimériques expéditions, à la conquête d'une ruine, d'une ville ou d'un site fameux. Et, peu à peu, mon cercle s'élargit.

J'ai commencé par des châteaux (et là fut mon erreur). Ils ne sont pas beaux et font comprendre que la Tchéco-

slovaquie se soit décidée pour la démocratie. Une seule exception doit être faite, en faveur de la ravissante demeure des barons Haupt-Stummer...

Là se manifestent soudain, d'une façon bien imprévue au milieu d'une plaine impitoyablement fertile, les plus pures grâces du dix-huitième siècle. Mais le château vanté où l'évêque de Nitra, de mauvaise humeur depuis qu'il est en procès avec son fermier, ne passe plus que trois jours par an, est une gentilhommière ridicule, flanquée de quatre tours bâtardes et de mauvaise humeur contre le paysage. comme son maître contre les paysans, car elle s'entoure de tous côtés de pins et d'arbres fruitiers ne laissant pas la moindre vue. Quant au plus fameux château de la contrée, dont les guides célèbrent les trésors artistiques, sa masse sans grâce, offrant peut-être jadis une certaine dignité, a été tellement déshonorée par les adjonctions récentes, galeries, tours et horloges, que l'aspect en est devenu presque américain. Je visite l'intérieur, plus stupéfiant encore : des portraits d'ancêtres, peints par le barbier du village, encombrent une sordide galerie, et dans les plus belles chambres, celles où un empereur a logé, je découvre une quantité de négresses, tristes cariatides bonnes à tous les usages, qui soutiennent le lit, les candélabres, les coupes, bien d'autres objets encore, d'un problématique usage : leur bonne volonté n'a d'égale que leur naïve barbarie; je n'ai jamais vu quelque chose d'aussi inouï, d'aussi effarant. Comme ce mauvais luxe contraste avec la simplicité pleine de couleur et d'invention qui égaye et fait briller les chaumières et les costumes des paysannes de Tchécoslovaquie, nées pour la grâce, la danse et le chant!

Dans le domaine de l'art, les villages écrasent ici les châteaux, comme ils les ont vaincu dans le domaine de la politique : tel est le contraste de deux races.